

LÈ MARIAGE VENDÉEN.

Baudelot de Dairval était le petit-fils de ce même César Baudelot dont il est question dans les mémoires de la duchesse d'Orléans, la propre mère du régent Louis-Philippe. Cette femme qui a jeté tant de mépris sur les plus grands noms de France, et qui n'a épargné ni son fils, ni ses petits-fils, n'a pas pu s'empêcher de parler avec éloges de César de Baudelot; Saint Simon, ce gentilhomme, sceptique et moqueur mais bon gentilhomme, parle avec éloges des Baudelot. Vous comprenez donc que le jeune Henri, avec un pareil nom à porter, ne fut pas des derniers à se rendre dans la première Vendée pour y protester, les armes à la main, contre les excès de la révolution. Baudelot se fit Vendéen, tout simplement parce qu'il n'y avait pas alors autre chose à faire pour un homme de son nom et de son caprice : il se battit comme on se battait là-bas, ni plus ni moins ; il était l'ami de Chatelineau et de tous les autres ; il assista à ces batailles de géants ; il y assista en riant et en chantant quand il s'était bien battu et qu'il n'entendait plus le cri des blessés. Quelle guerre, quelles tempêtes livides furent comparables à celles-là ; mais ce n'est pas mon compte de refaire un récit fait si souvent et avec des couleurs différentes. Ce n'est donc pas mon fait ni le vôtre de vous raconter ou d'entendre raconter les belles actions de Baudelot de Dairval.

Seulement, je veux vous dire qu'un jour, lui treizième, surpris dans une ferme par un détachement de bleus, Baudelot rassembla sa troupe à l'improviste.

— Mes amis, dit-il, la ferme est cernée ; fuyez tous ! Emmenez ces femmes et ces enfants ; allez rejoindre votre chef Cathelineau. Pour moi, je reste et je défends la porte : je tiendrai bien dix minutes tout seul. Ils sont trois cents là-bas qui nous égorgeraient tous. Adieu, adieu, mes braves ! Pensez à moi. A mon tour aujourd'hui : vous autres, vous vous ferez tuer demain.